

Thierry Schwab

OPTIMA 2121

*roman*

L'OMBRE ROUGE

Voilà, cela n'a pas été facile, j'ai retourné le problème dans tous les sens, j'ai évalué soigneusement chaque possibilité, j'ai passé des nuits interminables à réfléchir aux différentes options parce que je sentais bien que les enjeux me dépassaient. Tout cela dans une terrible solitude. Mais finalement j'ai pris ma décision : je ne suivrai pas les recommandations du professeur.

Je ne les suivrai pas car c'est à cause de lui, de son insistance, de son pouvoir de persuasion que j'ai entrepris ce voyage dément qui m'a éloigné de mes amis et de ma famille pendant six mois, sans la moindre possibilité de communiquer. J'y ai vu, j'en conviens, des inventions inouïes, vécu des expériences hors du commun, rencontré une femme merveilleuse. Beaucoup de mes semblables auraient rêvé de prendre ma place. Mais quand je suis rentré, j'ai appris que mon père était mort depuis deux mois et qu'à la toute fin de sa vie, malgré notre relation exécable, il n'avait cessé de me réclamer. Ma sœur avait essayé en vain de me contacter avec les maigres indications que je lui avais fournies sur le conseil du professeur. Malheureusement, là où je me trouvais on ne pouvait pas me joindre. Pourtant mon père voulait à tout prix rétablir le contact avec son fils avant de mourir. Il refusait de quitter ce monde le cœur lourd d'une pesante douleur. Maintenant il est mort depuis des semaines et je garderai toujours une plaie ouverte que le temps ne pourra cicatriser. Alors j'en veux au professeur, même si je connais son triste destin. Sans lui j'aurais assisté mon père sur son lit d'agonie, nous

nous serions tenu la main, je lui aurais peut-être avoué pour la première fois mon amour et mon admiration, et nous aurions mêlé nos larmes. Mais c'est fini, fini, et la culpabilité me minera jusqu'à l'ultime seconde de mon existence.

Je vais donc parler librement. Je sais que les conséquences de la confession qui va suivre peuvent s'avérer graves, peut-être même conduire à des catastrophes, mais je me sens délié de mes engagements par ce qui est arrivé. Et puis j'aurais eu du mal à vivre avec de tels secrets. Je crois que la connaissance de notre avenir, qui nous concerne tous, ne peut rester l'apanage de deux élus, dont l'un va bientôt mourir. C'est pourquoi j'ai décidé de vous rendre compte de toutes mes découvertes, de vous relater dans le détail ce que j'ai pu observer au cours de ce fabuleux voyage, de ne pas farder la réalité, de ne rien vous cacher. De ces révélations, dont beaucoup vous surprendront, vous tirerez les conclusions que vous voudrez.

Mais commençons par le début.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, la nature m'a toujours fasciné. Il faut dire que j'ai eu la chance de passer mon enfance dans une villa dotée d'un jardin, à deux pas du parc Montsouris, à Paris. Tout petit, j'adorais observer les papillons et leurs ailes chatoyantes, les coccinelles trottant sur ma main de géant, les millepattes avec leur démarche de ressort, tous les insectes en général, que je saisissais sans crainte, provoquant l'inquiétude de ma mère qui en avait une peur bleue. J'examinais les fleurs à la loupe. J'apprenais à reconnaître les arbres du parc. Je collectionnais les feuilles de marronnier. J'aimais prononcer des mots savants comme chlorophylle, étamine ou pistil. A sept ans, mes parents m'ont offert un herbier, que j'ai conservé précieusement depuis et qui exhale encore, quand il m'arrive de le feuilleter, les odeurs délicates d'un lointain passé.

Les plus beaux cadeaux d'enfance dont je me souvienne furent une longue vue pour mes dix ans et un microscope un peu plus tard.

Avec la première j'ai découvert les mystères du ciel, j'ai localisé des étoiles, planètes et constellations dont je me récitaient avec fierté la litanie des noms. Je me rappelle les discussions avec mon père sur les dimensions de l'univers où nous autres, pauvres animalcules, comptons pour si peu. S'il était fini, que se passait-il quand on arrivait au bout ? On ne butait tout de même pas sur un mur, comme le mur en pierre qui cernait notre jardin ! Donc on pouvait

continuer d'avancer. Donc il n'était pas fini. Mais d'un autre côté comment concevoir l'infini ? Comment imaginer un monde qui n'a pas de fin, qui ne se termine jamais, où l'on peut sans cesse continuer d'avancer ? Mon père m'expliquait que c'est pareil à un voyageur qui peut marcher tout le temps, droit devant lui, à la surface du globe, alors que la Terre est finie. Naturellement ces explications m'échappaient et j'insistais, tête. En général mon père abandonnait le premier ces discussions oiseuses, après lesquelles, pour essayer de trancher, je me plongeais dans des livres savants qui me passaient au-dessus de la tête, en rêvant du jour où, devenu adulte, je comprendrais ces mystères.

Avec le microscope, j'ai exploré d'autres horizons, j'ai observé mes cheveux, mes globules rouges, les cellules d'un pétille. Je m'émerveillais de penser que nous nous situons quelque part sur cette échelle qui court de l'infiniment petit à l'infiniment grand, aussi inconcevables l'un que l'autre. Et pourquoi à cet endroit de l'échelle et pas ailleurs ?

De sorte que très jeune j'ai pensé que j'aimerais, quand je serais « grand », comprendre le monde, son origine, son fonctionnement, et faire connaître ces merveilles que j'entrevois à peine. Ma vocation de journaliste scientifique était née.

Ma mère, une femme d'une rare sensibilité, qui, de son côté, m'avait initié très jeune aux beautés de l'art, passionnée qu'elle était par la musique, la peinture, la poésie, est morte quand j'avais seize ans. Un cancer du sein découvert trop tard, une saloperie inguérissable qui l'a tuée en six mois. Sa mort a marqué la fin de mon enfance : jamais je

n'ai retrouvé ce bonheur insouciant, cet amour qui vous enveloppe comme une coque et vous protège quoi que vous fassiez, cette confiance qui vous rassure et vous rend fort pour la vie.

Moins d'un an plus tard mon père s'est remarié avec une collègue de bureau que je n'aimais pas, une grande bringue acariâtre dont je ne supportais ni le parfum entêtant ni la voix stridente, et mes relations avec lui se sont détériorées. Définitivement.

A dix-neuf ou vingt ans, toujours mû par cette insatiable curiosité pour la nature qui m'avait conduit à choisir un cursus scientifique, j'ai découvert l'électro-magnétisme de Maxwell, la physique des quanta de Max Planck, puis, avec passion, les théories d'Einstein qui, comme chacun sait, ont révolutionné il y a un siècle notre vision de l'univers. Autant je crois avoir compris dès cette époque la relativité restreinte, autant je n'ai guère su pénétrer les arcanes de la relativité générale, faute d'un bagage mathématique suffisant, et peut-être aussi, ce qui s'avoue moins facilement, du fait d'une intelligence limitée. Il faut dire qu'on se sent tout petit devant un tel génie, qui, partant d'une réflexion sur la notion de simultanéité et sachant, comme tous les savants de son époque, que des expériences indiscutables prouvaient la constance de la vitesse de la lumière quel que soit le mouvement de la source, a pu traduire ce qui ressemblait à de simples réflexions philosophiques en équations mathématiques révolutionnaires, débouchant sur l'incroyable simplicité du fameux  $E=mc^2$ .

A la fin de mes études j'ai suivi un stage à New-York, dont le dynamisme cosmopolite m'a séduit, de sorte que j'ai décidé d'y démarrer ma vie professionnelle. Je passais

mes nuits dans les clubs de Greenwich village, où j'ai eu la chance d'entendre un fameux clarinettiste, Woody Allen, et mes jours à pondre des piges pour divers magazines à faibles tirages.

Au bout de deux ans, l'envie m'a pris de découvrir l'autre face de la pièce si je puis dire et je me suis installé à Shangaï. Une ville et une culture étonnantes, où la modernité éclate à chaque coin de rue. Là j'ai passé trois années, avant de conclure que je préférerais poursuivre ma vie et ma carrière en France où mes racines m'attachaient. Et je me suis installé à Paris.

Mon métier de journaliste scientifique m'a rapidement permis de rencontrer des personnalités de premier plan, des chercheurs qui contribuent sans relâche à notre compréhension du monde, loin de l'écume quotidienne, et qui apprécient de trouver en moi un relais médiatique, un haut-parleur, un traducteur, pour essayer d'intéresser le grand public à leurs travaux abscons.

Les théories d'Einstein me passionnaient toujours et je m'y replongeais de temps en temps avec le même émerveillement, une émotion proche du plaisir esthétique. Naturellement, ces conceptions révolutionnaires de l'espace, du temps, de la gravité, de la lumière, de l'univers, dont l'élégance et la beauté me sidéraient, restaient pour moi des théories géniales, produites par un esprit hors du commun, mais sans impact sur ma vie personnelle.

Cela jusqu'à une rencontre extraordinaire qui a marqué ma vie à jamais.

Il y a bientôt deux ans, le 29 décembre 2018, une date que je ne suis pas près d'oublier, j'ai fait la connaissance,

au cours d'un dîner chez des amis enseignants, d'un homme exceptionnel, Pierre Maréchal, dont vous avez probablement entendu parler si vous vous intéressez tant soit peu à la science. Sous son allure d'étudiant attardé, cheveux hirsutes, jean, polo et baskets, c'est l'un de nos plus illustres astrophysiciens, spécialiste de la relativité générale, dont je connaissais la réputation et vaguement les recherches, mais que je n'avais jamais eu la chance de croiser. Son nom figure régulièrement sur la liste des nobélisables pour ses travaux sur le temps. Sa simplicité, son intelligence, sa gentillesse, son charisme m'ont tout de suite séduit. Et lui a dû m'apprécier aussi dès cette première soirée puisqu'il a souhaité que nous nous revoyions régulièrement. Nous déjeunions ainsi deux ou trois fois par mois près de son laboratoire, à Saclay, en banlieue sud, où je me rendais à moto, et nous parlions surtout de science et de philosophie. J'adorais sa conversation, son esprit incisif, sans tabou, la clarté de ses raisonnements, son absence totale de conformisme.

Un jour il m'a fait part de ses travaux étranges et difficiles à comprendre sur la réversibilité du temps et l'inversion possible de la causalité, dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, qui, sous certaines conditions, se rejoignent, a-t-il tenté de m'expliquer, tels les deux bouts d'une corde circulaire. Contrairement au sens commun, la théorie des quantas et la relativité montrent que le temps ne s'écoule pas toujours du passé vers le futur, de la cause vers l'effet, mais parfois dans l'autre sens. Il peut même arriver qu'on y circule comme on le fait dans l'espace. Les concepts de « passé », « présent », « avenir » ne sont que des constructions humaines que nos pauvres cerveaux étriqués

plaquent sur une réalité qui nous échappe, si tant est que la notion de réalité ait un sens.

Au fur et à mesure de nos échanges, je sentais que j'intéressais ce grand savant au-delà de nos simples confrontations d'idées. A la différence de la plupart de ses confrères, il ne souhaitait pas que je vulgarise ses travaux. Au contraire, il me priait de ne pas divulguer ses propos et de garder pour moi les idées qu'il m'exposait. Je me demandais donc pourquoi cet homme important, croulant sous le travail, admiré de ses pairs, illustre dans le monde entier, consacrait autant de temps au jeune journaliste que j'étais.

J'ai reçu l'explication trois mois environ après notre première rencontre, alors que nous étions attablés devant un couscous appétissant, bien ancré à coup sûr dans la réalité présente. Ayant vérifié, me dit-il, mon intérêt pour l'histoire, les sciences et la prospective, jugeant sans doute que la nature et mon éducation m'avaient doté des qualités physiques, psychologiques et intellectuelles requises, sachant par ailleurs que je n'avais ni compagne stable ni enfant et que mon métier de journaliste indépendant me permettait une longue absence, il m'a proposé, en toute simplicité, d'être le cobaye de sa première expérience de voyage dans le temps ! Plus précisément dans le futur, un futur lointain, distant de plusieurs dizaines d'années !

J'ai d'abord cru à une plaisanterie, à une blague de ce savant qui ne manquait pas d'un humour pince sans rire et avait conservé son esprit potache comme beaucoup de scientifiques que j'ai rencontrés. Les récits de science-fiction, livres, bandes dessinées, films, regorgent de ces déplacements amusants dans l'avenir ou le passé. Au premier

abord, il ne s'agit que de fantaisies, sans fondement scientifique. Car à l'évidence nous sommes solidaires du temps qui passe, comme les brindilles du courant qui les entraîne à la surface de l'eau sans qu'elles ne puissent ni ralentir ni accélérer. Le temps est un fleuve impérieux qui ne tolère aucun écart. Il emporte tout sur son passage, à son rythme effréné, hommes, animaux, plantes, rochers, planètes, étoiles, sans que rien ni personne n'ait la possibilité de s'y opposer. Je lui ai donc répondu en riant que j'allais y réfléchir, sans prendre très au sérieux sa proposition.

Pourtant, au fil des échanges que nous avons poursuivis les semaines suivantes, des lectures ardues qu'il m'a conseillées, des calculs qu'il m'a soumis, j'ai fini par admettre qu'il ne se moquait pas de moi. Il avait conçu un plan on ne peut plus sérieux : il s'agissait bien de me projeter dans le temps, comme on le fait dans l'espace. Il m'a garanti que je ne risquais rien, que si l'aller marchait, le retour serait assuré, qu'au pire cela ne fonctionnerait ni dans un sens ni dans l'autre, mais qu'en cas de réussite cette première mondiale jouirait d'un retentissement considérable, ce que je voulais bien croire.

Je me suis documenté des nuits entières sur ce sujet complexe. J'ai replongé dans des ouvrages de référence consacrés à la relativité. J'ai appris que des déplacements dans le futur et dans le passé avaient déjà été observés en laboratoire, mais pour des particules élémentaires et des durées infinitésimales, alors qu'il s'agissait là d'un être humain et de dizaines d'années. J'ai essayé de comprendre l'enchaînement des équations qu'il alignait devant moi et le protocole expérimental qu'il m'exposait, ainsi que les théories qui les sous-tendaient. J'ai aussi vérifié que je pouvais sans risque

pour ma carrière m'absenter plusieurs mois, puisque le professeur m'avait annoncé une durée de cet ordre. J'ai même, à tout hasard, déposé un testament chez mon notaire de famille, qui a paru surpris puisque je n'avais que trente ans et semblais en bonne santé.

Et, après quelques dernières nuits d'intenses réflexions, dans un moment qu'on pourrait qualifier de folie, j'ai fini par accepter !

Quand j'ai appelé le professeur pour lui donner ma réponse, cet homme d'habitude placide et rationnel, soudain submergé par l'émotion, m'a remercié dix fois en bafouillant. Il m'a répété que je ne devais pas m'inquiéter, qu'il garantissait ma sécurité et que mon nom resterait dans l'histoire, comme ceux de Christophe Colomb ou de Neil Armstrong.

Puis, ayant du mal à cacher son excitation, il est revenu sur un point crucial que nous avions à peine abordé : en quelle année serais-je envoyé ? Dans l'état de ses recherches, il pouvait aller jusqu'à deux cents ans environ. Au-delà l'opération présentait des dangers, notamment un risque de non-retour que je ne souhaitais pas vraiment assumer, comme vous pouvez l'imaginer. Lui penchait pour une durée de quatre-vingts à cent vingt-ans ans, avec des arguments techniques qu'il a juste évoqués, mais il m'a demandé d'y réfléchir soigneusement. Seul, a-t-il précisé, car ce projet devait rester absolument confidentiel jusqu'à mon retour à l'époque actuelle.

J'ai pris plusieurs jours pour réfléchir. J'ai pensé que découvrir le monde dans une centaine d'années serait idéal, pas trop loin de notre époque pour ne pas me trouver complètement désorienté, mais suffisamment pour voir ce que

la technologie aurait produit, ce que le réchauffement climatique, dont nous craignons tellement les conséquences, aurait provoqué, où nous aurait conduit le développement de l'intelligence artificielle et des robots, où en seraient les démocraties et le gouvernement du monde qui souffrent tant aujourd'hui, en un mot comment la société des hommes aurait évolué. Un projet fou mais passionnant, vous en conviendrez ! Et puis dans une centaine d'années, on peut rêver, peut-être rencontrerais-je les enfants ou les petits-enfants que j'espère avoir un jour, ce qui serait inouï !

D'un commun accord, après avoir comparé plusieurs possibilités, nous avons choisi l'année 2121, une année qui ne s'imposait pas techniquement, mais un nombre qui nous plaisait bien à tous les deux, et fixé la durée du voyage à six mois, un délai raisonnable pour observer à loisir et qui ne me pénalisait pas trop dans mes activités professionnelles.

J'ai alors entamé une préparation intense, qui a dû ressembler à celle d'un agent secret avant son infiltration en territoire inconnu et ennemi, en Corée du Nord par exemple. Mais plus rapide, sans doute parce que le professeur ignorait ce que j'allais trouver, même s'il avait des intuitions qui se sont avérées justes, et probablement parce qu'il était impatient de vérifier l'exactitude de ses calculs. Je crois aussi qu'il craignait qu'un confrère américain ou chinois ne le précède.

Avant de me choisir pour cette mission, il avait vérifié deux points importants à ses yeux : grâce à mes longs séjours aux États-Unis et en Chine, je parlais couramment

l'anglais et correctement le mandarin. Il pensait en effet que l'une de ces deux langues se pratiquerait encore dans un siècle, sans doute plus largement qu'aujourd'hui, alors qu'il n'en était pas sûr pour le français. Après m'avoir fait tester, il m'a demandé de perfectionner mon chinois, car il n'excluait pas que ce fût la seule langue véhiculaire en 2121. J'ai donc dû consacrer des centaines d'heures à progresser, à l'oral et à l'écrit, guidée par l'une de ses adorables étudiantes, native de Pékin, qui a su rendre mon effort supportable.

Il m'a aussi briefé sur ce que je devais annoncer en France avant de partir. Je n'avais pas de petite amie attitrée, ma mère était morte depuis longtemps, et je ne voyais que très rarement mon père pour la raison que je vous ai indiquée. Je lui dirais, ainsi qu'à mes clients et amis les plus proches, que j'allais participer à une mission scientifique de six mois en Arctique, consacrée à l'étude de la fonte des glaces. Mon rôle consisterait à rendre compte ensuite de cette recherche par une série d'articles et par un livre. Dans ces zones privées de réseau, j'aurais sans doute beaucoup de mal à communiquer. Un mensonge somme toute bien trouvé.

Pour mon séjour dans le futur il m'a prodigué de nombreuses recommandations. J'apparaîtrais dans un lieu isolé pour que personne ne panique en me voyant émerger du néant. Après des recherches soigneuses, il avait choisi un bosquet touffu au cœur du parc Montsouris, située dans la partie sud de Paris, et que je connaissais bien pour y avoir passé maintes après-midi de mon enfance. J'y apparaîtrais au crépuscule, pendant le mois d'avril, à une heure où il ferait encore jour mais où les promeneurs devraient être

rares. Il m'a emmené là-bas, m'a dit que selon toute probabilité ce parc subsisterait dans cent ans, avec une végétation plus dense qui me protègerait des regards. Je marcherais vers le nord et chercherais un hôtel ou une location, sans que nous sachions très bien ce qu'on trouverait alors.

Au début je m'exprimerais le moins possible, j'écouterais. D'abord pour savoir quelle langue parleraient les parisiens, sans doute encore le français, mais peut-être pas. Au-raient-ils un accent, que je devrais essayer d'imiter pour ne pas attirer l'attention ? Je porterais un autre nom, Stéphane Martin, choisi par le professeur pour sa banalité qui devrait rendre difficile les recherches sur mon passé. Aux questions insidieuses, je répondrais qu'à la suite d'une chute j'avais perdu la mémoire. En effet, si j'inventais un état-civil, des activités, un passé, sachant que toutes nos données personnelles sont dorénavant enregistrées pour l'éternité, les moyens techniques de l'époque prouveraient sans doute très vite la fausseté de mes déclarations. Je devrais donc simuler l'amnésie.

Par ailleurs, j'apporterais les quelques affaires nécessaires dans un sac à dos, celui-ci et les vêtements étant fabriqués dans des matières résistantes, car si moi-même je me retrouvais en 2121 inchangé, exactement tel qu'avant, les objets que j'apporterais avec moi, eux, compte-tenu des limites de sa technique, auraient vieilli de cent ans. Il ne faudrait pas qu'ils partent en lambeaux.

J'aurais aussi besoin d'argent. Le professeur avait choisi des dollars, des euros et des yuans, en espérant que l'une au moins de ces monnaies aurait encore cours. Il avait prudemment ajouté des louis d'or, que je devrais cacher avec les billets dans la doublure de mon sac. Il faudrait que j'en

prenne le plus grand soin car il ne savait prévoir si dans un siècle l'honnêteté des hommes aurait progressé ou régressé.

Il m'a par ailleurs alerté sur les avancées gigantesques qu'auraient accompli l'IA et les robots, et sur le fait que je risquais à cette époque de confondre ces derniers avec des humains. Je devrais m'en méfier car ils disposeraient sans doute de puissantes capacités d'investigation et d'analyse face auxquelles mes mensonges ne résisteraient pas longtemps.

Il m'a recommandé aussi de mémoriser tout ce que je verrais afin d'en rendre compte à mon retour, mais de ne rien écrire pour ne pas éveiller de soupçons si l'on découvrait mes notes.

Naturellement je n'aurais aucun moyen de communication avec lui, ni avec qui que ce soit de mon passé. Je devrais me débrouiller seul, encore plus seul qu'un espion infiltré qui garde la ressource des télécommunications. Personne ne serait là pour m'aider ! Absolument personne !

Il faudrait enfin que je m'organise pour que ma disparition six mois après mon arrivée, à l'heure précise qu'il m'indiquerait juste avant de partir, se produise dans un lieu solitaire afin qu'elle n'ait pas de témoin, comme pour mon arrivée. Idéalement dans le même bosquet du parc Montsouris.

Et puis sur un plan personnel, il m'a fait prendre un engagement auquel je ne m'attendais pas et qui m'a donné à réfléchir. Celui-là même que j'ai décidé de rompre. Au retour de ce voyage, je lui relaterais tout, à lui et à personne d'autre. Et c'est lui qui déciderait quoi faire de ce récit, le garder secret ou pas selon ce que j'aurais constaté, selon

que le monde de nos descendants s'avèrerait meilleur ou pire que le nôtre. Car les impacts de la diffusion de ces informations pourraient se montrer gravissimes, les conséquences terrifiantes, si des savants ou des dirigeants, sachant ce vers quoi nous allons, tentaient de modifier cet avenir, qui, pour Pierre Maréchal, est déjà écrit. Il pourrait se produire une sorte de collision entre le futur prévu et un autre modifié par les hommes, collision à l'ampleur imprévisible et possiblement dramatique. A mon modeste niveau, j'ai dû lui jurer de ne pas essayer de contrecarrer mon avenir personnel tel que je le découvrirais peut-être en 2121 lors de mes rencontres ou en plongeant dans des archives historiques auxquelles j'aurais accès. Par exemple si j'apprenais que j'allais me marier dans trois ans pour divorcer avec fracas six mois plus tard, je devrais quand même me marier. Si je me découvrais une petite fille en 2121, je ne pouvais pas l'empêcher de vivre puisqu'elle existait dans le futur.

Comme je manifestais mon étonnement, Pierre a insisté : — Imagine le scénario suivant : tu apprends que le fils que tu auras de l'une de tes amies, je dis au hasard Sandra, est devenu un tueur abominable, qu'il a massacré plusieurs personnes, et que lui-même a engendré trois enfants, dont une fille, architecte réputée en 2121. Même dans ce cas, ne tente pas d'empêcher la naissance de ton fils. Couche avec Sandra et fais-lui un enfant. Si tu essaies de contrecarrer ce qui doit arriver, d'abord je crois que tu ne pourras pas, tu te heurteras à une impossibilité matérielle sans que tu comprennes pourquoi, ton esprit se refusera à agir dans un sens contraire au fil de l'histoire telle qu'elle est écrite, ton inconscient te l'interdira. Car si tu pouvais le faire et que tu

n'avais pas cet enfant, tu n'aurais pas appris son existence un siècle plus tard. Cette femme architecte n'existerait pas. Elle n'aurait pas construit des immeubles que tu observeras peut-être. Tu aurais vu un autre futur. Si tu as appris que ce monstre, ton fils, a existé, c'est qu'il a existé. Il n'y a pas d'échappatoire. Tu comprends ? Je crois donc que toute velléité d'action de ta part pour essayer de modifier, d'améliorer, de transformer à ton retour ce monde que tu auras découvert se heurterait à un mur. Maintenant, comme la complexité de ces questions dépasse sans doute nos faibles capacités d'entendement, peut-être me trompé-je. Mais dans ce cas, je ne sais pas ce qu'il adviendrait si l'avenir déjà dessiné, que tu auras constaté de tes propres yeux, était changé par des actions réalisées en fonction même de cet avenir. Pour tout te dire, je craindrais une catastrophe relativiste majeure à côté de laquelle Hiroshima serait une peccadille, un effondrement cosmique qui pourrait mettre en cause la matière noire et les univers parallèles, des sujets très délicats sur lesquels portent aussi mes recherches. Donc quand tu vas revenir, après que tu m'auras rendu compte de ton voyage, tu devras essayer de tout oublier et de mener ta vie comme s'il n'avait pas eu lieu. Mais puisque je pressens la difficulté de ce comportement, je te recommande vivement d'aller alors consulter mon ami Roland Dageonville, un neurobiologiste de grand talent que tu as peut-être interviewé, non ? Il vient de mettre au point une technique qui permet de provoquer une amnésie partielle, dans une sorte de déprogrammation d'une partie des neurones. Il saura donc gommer de ta mémoire tout ce qui se sera passé entre ton départ et ton retour afin que tu puisses vivre exactement comme avant. Tu lui indiqueras juste les

dates et les heures précises et il effacera de ton cerveau les souvenirs de cette période, sans pouvoir en prendre connaissance.

J'ai passé les jours suivants à essayer de comprendre les interactions entre présent et futur, à réfléchir à ce fil de l'histoire, comme disait le professeur, qui serait déjà déroulé sans que nous puissions en modifier le tracé. L'avenir est-il figé ? Y a-t-il place pour notre libre arbitre ? Ou bien les décisions que nous croyons prendre à chaque instant nous sont-elles en fait imposées par nos milliards de neurones sur lesquels nous n'avons aucune prise ? Nous croyons agir selon nos désirs. Soit. Mais d'où nous viennent-ils ? En avons-nous la maîtrise ? Notre volonté ne se limite-t-elle pas à vouloir accomplir les actions que nos désirs nous imposent ? Quel impact, finalement, avons-nous sur le futur ?

Vous comprendrez que les nuits qui ont suivi l'avertissement du professeur m'ont paru bien longues.

Un jour enfin, au cours d'un déjeuner mémorable, Pierre m'a dit ce que j'attendais impatiemment depuis longtemps : il jugeait que je pouvais maintenant accomplir ce voyage, que ma préparation, une période de travail intense et d'attente fébrile telle que je n'en avais jamais connue, était terminée. Il m'a demandé si je partageais son point de vue. Comme je hochais la tête, le cœur battant, incapable de prononcer un mot, il m'a annoncé le grand saut pour la semaine suivante et m'a donné rendez-vous à son laboratoire le vendredi 12 avril 2019, soit huit jours plus tard, à dix-sept heures ! Il m'a recommandé d'annoncer d'ici là mon absence à mes proches et de mener une vie calme, de

ne prendre aucun risque pour ma santé : pas de sports violents, beaucoup de sommeil, une nourriture saine, pas d'alcool, aucun excès.

J'ai mis mes papiers en ordre, j'ai vérifié que ma longue absence ne poserait de problème ni à ma banque ni au service des impôts, j'ai appelé tous les gens que je devais prévenir, j'ai saisi une réponse automatique sur ma boîte mail, j'ai changé le message de mon répondeur téléphonique et j'ai informé mon gardien que je m'absentais pour six mois, en lui demandant de bien vouloir arroser mes plantes et garder mon courrier.

Le jour J, après une nuit difficile où je me suis demandé maintes fois si je n'allais pas abandonner ce projet complètement fou, j'ai enfilé, comme me l'avait prescrit le professeur, un jean bleu, une chemise blanche, un pull gris et des baskets blanches, le tout de bonne qualité. Des vêtements passe-partout dont on pouvait espérer qu'ils se porteraient toujours en 2121 et n'arriveraient pas en loques. J'ai donné à une voisine ce qui restait dans mon frigo, rempli et vérifié mon sac plusieurs fois, et je me suis rendu en taxi au laboratoire de Pierre.

Le soleil brillait en ce début de printemps. Quand nous avons quitté la ville et ses embouteillages, peu après le pont de Sèvres, j'ai ouvert la fenêtre. Je respirais à pleins poumons et savourais l'air délicieux, j'admirais le feuillage panaché des frênes qui bordaient la route et les champs où fleurissaient de fragiles coquelicots, et je me demandais si ce n'était pas la dernière fois que je contemplais ces merveilles, si je reviendrais vivant de ce lointain voyage. Lorsque je suis descendu du taxi, j'ai entendu des rossignols chanter. Subsisteraient-ils dans cent ans ou auraient-ils

tous disparu, comme certains l'annonçaient ? Verrais-je, comme je le vis alors, des nuées d'oiseaux danser dans le ciel, les feuilles d'un chêne frémir délicatement sous la brise ? Tout cela, je le saurais bientôt, d'ici quelques heures !

Dès mon arrivée, Pierre, visiblement ému, m'a accueilli avec une chaleur dont il n'était pas coutumier. Il m'a introduit dans son antre, où je n'avais jamais pénétré. Rien de très spectaculaire : un bureau, quelques chaises, un tableau noir couvert d'équations à moitié effacées, une reproduction d'un paysage méditerranéen de Nicolas de Staël et dans un angle une cabine métallique. Il a soigneusement vérifié ma tenue et le contenu de mon sac : des habits de rechange, des affaires de toilette, qui se révéleraient peut-être inutilisables à mon arrivée, des billets et des pièces d'or cachés dans une poche invisible que j'avais cousue au fond du sac. Il a contrôlé une dernière fois les coordonnées spatio-temporelles de mon point d'arrivée en commentant ses actions à haute voix. Il m'a rappelé les quelques consignes qui lui semblaient essentielles et m'a souhaité toute la réussite possible, en insistant sur la chance que j'avais. Surtout il m'a donné une information capitale que je devais à tout prix mémoriser : le retour se produirait dans six mois, en fait cinq jours plus tard pour des raisons théoriques qu'il ne m'a pas expliquées, le 17 octobre, à 17 heures précises, si possible dans le bosquet du parc Montsouris où j'allais débarquer. Mais je n'avais pas à me soucier : même si je me trouvais ailleurs, je reviendrais instantanément à cet endroit.

Enfin il m'a demandé si je n'avais pas de questions, si tout me paraissait clair. Et comme je restais muet, l'esprit

paralysé par la peur et l'enjeu, il m'a montré la cabine et m'a prié d'y entrer. Après une chaude accolade et un dernier sourire d'encouragement, il a fermé la porte et m'a laissé seul, debout, dans le silence et l'obscurité. Au bout de quelques secondes à peine, j'ai perçu un léger ronronnement. Il s'est progressivement amplifié, durant une ou deux minutes, pas plus. Je n'ai guère eu le temps d'avoir peur, ni de réfléchir.